

Vie et vérité chez Nietzsche

Nietzsche arrive 2400 ans après Platon, mais dialogue avec lui directement, c'est un ennemi, un proche et quelqu'un qu'il s'agit de vaincre. Il reprend son interrogation originelle : qu'est-ce que la vie bonne ? Mais il se place, lui, à la limite de la philosophie : il remet en question la notion même de vérité, et l'équivalence que l'on avait vue la dernière fois (vie bonne = vie vraie = vie contemplative). On avait posé, la dernière fois, les thèses suivantes : la vraie vie, la vie bonne, ce serait la philosophie, un existence capable de contempler sa propre forme, de se lier à sa vie en contemplant cette forme. Comme si on pouvait contempler le champ des possibles et choisir le meilleur grâce à notre justesse de vue, grâce à l'exercice de la philosophie. Le but : être à la hauteur de sa propre forme. Nietzsche s'attaque à cette affirmation parce qu'il remet en question le primat de la vérité. Cela consiste à dire que les sages, les philosophes, surtout les prêtres, loin d'être des modèles de vie, sont des décadents. On essaiera de la comprendre, et puis de comprendre ce qui fait une vie bonne, car Nietzsche ne renonce pas à une interrogation sur la vie bonne. Il faut reconstruire la distinction entre le bon et le mauvais à partir d'un critère qui ne se contemple pas mais qui s'expérimente. La clef, c'est le concept de puissance.

1. Ramener la vérité à la vie qui l'énonce (ou : pourquoi les sages sont des décadents ?)

a) Le « consensus sapientium » : les sages s'accordent pour dire que la vie ne vaut rien

Toutes les figures de la sagesse, qui prétendent dire quelle vie il faut mener, sont ramenées à l'idée que « la vie ne vaut rien ». La vie, telle qu'elle, ne vaut pas d'être vécue. Au lieu d'en faire un argument contre la vie, il en fait un argument contre les sages : si les sages jugent mal la vie, ce n'est pas parce qu'ils connaissent la vie, mais parce qu'ils ne la comprennent pas. Comme quelqu'un qui trouverait amer quelque chose de sucré et en interdirait la consommation. Une impertinence de Nietzsche, dans ce jugement, et on se demande ici comment il s'autorise cette impertinence. Les sages ont du ressentiment contre l'existence. Les sages, ce ne sont pas les savants : les sages sont ceux qui savent vivre, et non seulement ceux qui savent des choses. Il y a des genres de vie différents promus par les sages : certains promeuvent le plaisir, l'insensibilité, la douleur ou le sacrifice. Tous ont en commun de juger la vie au nom d'une vérité qui lui est supérieure ; ils prétendent avoir accès à cet au-delà de la vie ou de l'existence qui lui donne sa valeur.

Il faut pouvoir prendre de la hauteur par rapport à la vie : s'en extraire pour la contempler. Un vivant est juge et partie pour juger la vie ; dans le mythe d'Er, on a besoin d'être ni vivant ni mort pour l'évaluer. Nietzsche pense au christianisme et à sa domination sur l'histoire de l'Occident, plus qu'aux philosophes : mais la philosophie est bien cette attitude existentielle qui consiste à se tenir hors de la vie pour la juger. Tant qu'on ne sera pas sorti du christianisme, on ne sera pas sorti de cette attitude.

b) La généalogie du sage, ou en quoi la vérité est un symptôme du corps

Le geste de Nietzsche est simple : au lieu d'entrer dans l'arène de la philosophie et d'argumenter en faveur d'une conception d'une vie qui serait plus conforme à la vérité, il part du postulat simple que

la valeur de la vie ne peut pas être appréciée ni par un vivant (qui serait juge et parti) ni par un mort (pour une autre raison). Seul le vivant peut évaluer, toutes les sagesse sont obligées d'inventer un point de vue hors de la vie, extérieure à l'existence, et qui permet de la juger. Seul le vivant évalue, et donc il est toujours juge et parti (Le Crépuscule des Idoles). Mais Nietzsche ne s'arrête pas là : si c'est absurde de vouloir juger la vie, pourquoi est-ce qu'on le fait tout le temps ? Il faut changer d'attitude : au lieu d'examiner la validité d'un énoncé (« la vie ne vaut rien »), c'est-à-dire de le confronter au réel pour vérifier si elle est vraie, on va faire autre chose. L'énoncé n'est pas séparé du réel, on ne peut pas examiner l'énoncé indépendamment de la vie. Au lieu d'examiner l'énoncé à la lumière d'un réel qui lui est extérieur, il ramène l'énoncé à son sujet au lieu de le ramener à son objet. Quelle vie, quel type de vie peut bien énoncer un jugement sur son existence ? Nietzsche interprète l'unanimité des sages comme un signe corporel. Il ramène l'énoncé à ses conditions de vie. Les conditions d'énonciation, c'est toujours des conditions de vie. Il agit en biologiste. Il réinscrit un vivant dans son milieu : un jugement est toujours le produit d'un être vivant, et si c'est le produit d'un être vivant, c'est aussi le produit de conditions de vie. La généalogie de Nietzsche est une méthode historique : au lieu de rester dans l'ordre du discours, de le confronter à sa fondations logiques, on remonte à ses conditions vitales, biologiques, climatiques qui ont permis l'émergence d'un concept ou d'une catégorie. On se demande à quel type d'existence l'énoncé est lié ? Nietzsche ramène toute conception de la vraie vie, éloge du plaisir, de la douleur, etc. À une stratégie vitale. Tout énoncé est stratégique, il est au service d'un certain type d'existence. Il critique l'indistinction entre praxis et poïésis. Une activité gratuite et une activité intéressée. Le navigateur, qui regarde les étoiles pour aller quelque part, et l'astronome, qui prétend regarder les étoiles de façon désintéressée, sont en fait deux personnages qui ont des activités intéressées : au service de qui se place tel ou tel discours ? Quel type d'existence cela vient favoriser ou défavoriser ? Seule une vie malade a besoin de dévaloriser la vie pour rendre sa vie supportable.

c) La vérité est condition : le perspectivisme

Dans ce même paragraphe du Crépuscule des Idoles, Nietzsche dit deux choses : on ne peut pas évaluer la vie, les sages ont tort de le faire. De cette critique de la conception de la vie bonne comme vie vraie, on glisse à l'idée d'une vie conforme à sa forme. Mais il n'y a pas de forme au-dessus de la vie, on ne voit pas comment y accéder. De même que le vivant ne peut pas se faire une représentation vraie ou objective de la vie parce qu'il est à chaque fois pris dans l'existence, de même il ne peut pas se faire une représentation adéquate du monde, du réel, parce qu'il est toujours pris dans le monde. L'idée d'une adéquation entre une représentation et le monde extérieur n'a aucun sens. Le monde, faire partie du monde (le mondain), est une insulte du point de vue des chrétiens. Il dit ensuite : même si les affirmations des philosophes ne nous renseignent pas sur la réalité, elles n'en restent pas moins très intéressantes. Elles ont une signification de symptôme : elles nous renseignent sur la complexion particulière, sur le type de vie de tel individu, telle classe ou race. C'est cela qui intéresse la philosophie : connaître la vie et les genres de vie. On peut parler de scepticisme pour Nietzsche : tout mettre en doute (doctrine antique qui dit que, puisque l'on ne peut pas atteindre à la vérité, il faut surtout suspendre son jugement, arrêter de juger), mais pas pour paralyser le jugement, pour l'approfondir. Son grand soupçon met en question la possibilité même de la vérité et, en même temps, il permet la continuation de la philosophie par d'autres moyens : interroger le lien de la vie et de la vérité. Des affirmations majeures : 1° Il n'y a pas de vérité, au sens d'adéquation entre une idée et le réel, et donc pas de vraie vie au sens d'une existence conforme à une vérité contemplée ; 2° Il y a une pluralité de perspectives, une pluralité de genres de

vie, au sens d'une relation d'expression entre un discours et les conditions d'existence qui l'énonce. Une adéquation entre ce que l'on dit et la manière dont on le dit : adéquation entre le discours et le sujet. On peut évaluer, on peut hiérarchiser des genres de vie : on peut juger des genres de vie, mais au nom de quoi ?

La vie ne peut pas être évaluée, car on ne peut avoir de conception objective de la vie. Les jugements de valeur ne sont pas vrais – mais ils sont signifiants : car ce sont des symptômes de vie. Ils renseignent sur le type de vie de celui qui énonce ce jugement. Or voilà ce qui intéresse précisément la philosophie : les modes d'existence qui existent dans le monde. On peut donc parler de scepticisme chez Nietzsche (le fait de tout mettre en doute : on ne peut atteindre à la vérité car on est pris dans l'existence sans pouvoir s'en abstraire), mais au lieu d'annihiler la pensée, cela l'approfondit. Le « grand soupçon » de Nietzsche permet donc de prolonger la philosophie en la vivifiant, pour sortir de la contemplation tout en approfondissant la connaissance de la pluralité des modes d'existence dans le monde.

Donc, il n'y a pas de vérité, au sens d'une adéquation entre le réel et une représentation. Il n'y a pas de vraie vie, d'existence conforme à une vérité contemplée. Il n'y a pas de vérité, mais il y a des perspectives : une pluralité de manières de vie. En outre, il y a une relation d'expression entre les conditions de vie et ce que l'on énonce, entre ce que l'on vit et ce que l'on dit. Il n'y a pas de relation entre le discours et son objet, mais une relation entre l'énoncé et le sujet.

Or Nietzsche affirme qu'on peut évaluer, juger ces genres de vie différents. Il affirme que les sages sont des dégénérés : comment est-ce possible pour Nietzsche de juger ainsi ces vies si la vie ne peut être jugée à l'aune d'une vérité ? Il faut absolument maintenir la possibilité d'un jugement de valeur sur la vie, sans quoi on tombe dans le relativisme : il suffit de choisir sa vie dans le grand supermarché de l'existence. Le relativisme est toujours au service de la domination : si tout se vaut, autant se placer à la place de celui qui domine.

Avec quel critère Nietzsche peut-il traiter les sages de décadent, alors qu'il a affirmé que la valeur de la vie ne pouvait être appréciée ? Il lui faut trouver un critère immanent (= intérieur, par opposition à transcendant), un critère de l'existence intérieure au plan de l'existence.

2. La vie comme volonté de puissance

Cf. Barbara Stiegler, *Nietzsche et la biologie* (150 euros, ne philosophe pas qui veut)

Tout jugement est le fruit de conditions d'existence, comment Nietzsche peut-il donc juger la vie des sages ? Nietzsche est pris dans un cercle. Pour en sortir, Nietzsche pose que vivre, c'est poser des jugements de valeur. Vivre, c'est interpréter. Cela est commun à toutes les vies dans la pluralité des vies. La condition de possibilité logique de la pluralité des perspectives est l'interprétation comme fondement de la vie. Si quelqu'un rétorque à Nietzsche qu'affirmer que vivre, c'est interpréter, c'est seulement son interprétation, il peut répondre : bah, ouais.

Il y a donc un critère de jugement immanent à la vie qui permet d'énoncer des jugements relatifs à la vie.

a) La vie = sélection et interprétation

Nietzsche reprend les découvertes des biologistes du XIXe siècle, qui montrent que la cellule vivante se caractérise par deux processus : se nourrir, et se reproduire. Il s'agit de processus d'assimilation créatrice.

Se nourrir, c'est sélectionner, parmi la source potentiellement infinie des nourritures, celles dont l'on peut et l'on veut se nourrir, c'est-à-dire qu'on peut transformer en soi-mêmes. Les vivants passent la majeure partie de leur temps à sélectionner parmi les stimulations extérieures celles dont ils peuvent se nourrir. Se nourrir consiste à ingérer, c'est-à-dire transformer pour rendre pareil à soi. Comprendre à la fois au sens de prendre (en latin : prendre avec) et de saisir cognitivement. Se nourrir est un processus de compréhension : rendre semblable à soi. La compréhension est un processus nutritif. Nutrition, sensation et réflexion forment une seule ligne, celle de la compréhension, de l'assimilation. Or, assimiler veut dire interpréter : on transforme ce qu'on ne connaît pas ou qui nous est étranger en ce qu'on peut digérer. On décompose les glucides de la même façon qu'on analyse un texte. Penser, c'est digérer. Et la digestion c'est de la pensée. Le processus vital est un processus d'interprétation, c'est-à-dire d'assimilation : transformer l'extériorité en intériorité, l'inconnu en connu, l'altérité en identité.

Cette transformation vaut pour tout processus vital : la nutrition, la sensation, la réflexion. La tique ne régit qu'à trois stimulations : la sueur, la chaleur, les poils ou l'absence de poils. Sélectionner, c'est déjà interpréter, car il faut déjà savoir ce qu'on peut assimiler. Si la tique reçoit un autre stimulus, elle sera débordée, et ne saura pas comment réagir. Pour elle, la sueur veut dire qu'il faut qu'elle tombe. Pour un chrétien, le désir sexuel signifie la concupiscence. Pour toute forme de stimulation extérieure (une sensation, une pensée...), l'enjeu pour un vivant va être de lui donner un sens qu'il connaît. La sueur signifie la chute pour la tique.

Ce processus d'interprétation qu'est la vie est un processus dynamique : il est toujours en mouvement. La vie est devenir : un bordel qu'on ne sait pas interpréter s'il n'y a pas d'êtres vivants pour le faire. Les êtres vivants ont des ouvertures sur le devenir. Pour une tique, ce sont ces organes sensoriels. Pour un humain, c'est aussi ses facultés conceptuelles. Certaines stimulations n'entrent pas. L'assimilation consiste à donner une forme à ces stimulations qui pénètrent dans l'individu une fois sélectionnées. Le vivant néanmoins n'est pas donné avec ses capacités d'interprétation : les stimulations extérieures continuent à agir et à résister à l'intérieur du vivant, et rétroagit. Comme quand on digère mal. D'où l'évolution des espèces, parce qu'il y a eu de la résistance à l'intérieur. De même, si une pensée est difficile à digérer, elle va rétroagir sur nos catégories de pensée : il faudra créer une nouvelle catégorie de pensée, pour assimiler cette pensée.

Pour désigner cette extériorité, Nietzsche parle de devenir plutôt que de dire l'être, parce qu'on ne peut y accéder hors de l'interprétation. C'est de l'informe, du flux, un chaos. Au contraire du devenir, l'être aurait déjà une forme, trop figée.

Dans le processus d'interprétation qu'est le vivant, les formes d'interprétation elles-mêmes sont dynamiques. C'est pourquoi il n'y a pas de vérité éternelle pour Nietzsche. On transforme l'étrangeté en intériorité, mais cette étrangeté vient toujours résister, et fait bouger les cadres.

Les formes ne sont jamais immuables. C'est à la fois la délimitation de la cellule (ce qui distingue une intériorité d'une extériorité), un récepteur nerveux, un organe entier, ou une catégorie de pensée, comme la causalité. C'est à la fois le produit de l'activité créatrice du vivant, son activité pour s'approprier son milieu, mais aussi le produit de l'influence du milieu sur ce vivant. Par exemple, comment expliquer l'apparition des premiers êtres vivants marchant sur la terre, plutôt que de nager dans l'océan ? Chez Darwin, l'évolution fonctionne à partir de mutations aléatoires, et sélection naturelle dans la progéniture par le milieu. C'est l'adaptation de la mutation à l'environnement qui fait qu'elle sera sélectionnée ou non. Pour Nietzsche, le milieu ne peut être aussi déterminant. Certaines mutations, au début, ne sont pas du tout adaptées à l'environnement (tout créateur est même forcément inadapté, sinon il ne créerait pas), mais viennent au contraire configurer, adapter, leur milieu. Une mutation, pour Nietzsche, n'est pas entièrement aléatoire.

La vivant est un processus d'assimilation. Pour que l'assimilation soit possible, il faut à la fois une ouverture à ce qui advient, sinon on meurt d'inanition, et une fermeture à ce qui advient, sinon on meurt d'indigestion. Le vivant est un processus de mise en ordre du chaos. S'il nous arrive trop de choses on devient fou, et s'il ne nous en arrive pas assez on devient débile. Le vivant est une certaine façon de créer de la durée dans le devenir. Le devenir est la fulguration de choses impalpables, dans laquelle le vivant crée des formes d'une certaine stabilité. Le vivant correspond à un mouvement d'affection (le stimulus) et de réponse à l'affection. L'ouverture aux stimulations extérieures nouvelles est toujours intéressante, donnant la possibilité d'une plus grande force, d'un accroissement de puissance (un nouvel organe, une nouvelle idée), mais aussi le risque de la maladie ou de la mort, si on n'arrive pas à l'assimiler et qu'il faut la rejeter.

Un vivant en bonne santé doit savoir oublier beaucoup de choses. Il faut pouvoir accumuler beaucoup de sources de nouveautés, mais aussi sélectionner celles qu'on peut transformer, ingérer. Il faut savoir oublier, rejeter. Notre incapacité actuelle à oublier (internet) est un signe de maladie.

Pour que le vivant reste vivant, c'est-à-dire, pour qu'il continue à créer des formes, il faut qu'il reste affectable, qu'il reste sensible. « L'auto-défense n'a d'autre but que de garder les mains ouvertes. » La boxe permet non pas d'exploser son ennemi, mais à avoir une certaine confiance envers l'inconnu qui approche parce qu'on s'en sait capable de la rejeter. « La volonté de puissance n'est rien d'autre que le pouvoir interne de créer des formes » (*Fragments posthumes*, 1886-1887, 7[25]). L'essentiel de l'activité interne du vivant est poétique : vivre, c'est produire des formes.

Synthèse :

Platon défendait l'association entre vie bonne, vie vraie et vie contemplative. Nietzsche construit un critère différent de celui de la vérité pour pouvoir juger la vie. Pour cela, il ramène d'abord toute vérité à la vie qui l'énonce. Les sages s'entendent sur le « consensus des sages », en ce qu'ils jugent la vie d'un mauvais œil. Nietzsche en fait le symptôme d'une maladie. Ils dévalorisent la vie, parce qu'ils ne savent pas vivre. Il faut ramener toute vérité au sujet qui l'énonce, plutôt que de la penser comme adéquation avec un objet. Il faut ramener ce qui est dit à ses conditions de vie. Nietzsche a une méthode biologique : il réintroduit le vivant dans un milieu qui lui est propre. La généalogie comme méthode permet de remonter aux conditions historiques et sociales d'un discours. Il n'y a pas d'existence conforme à une vérité contemplée, parce qu'il n'y a pas de vérité en soi. Il y a une pluralité de formes de vie. Vivre, c'est toujours produire des valeurs, produire des jugements, produire des interprétations. Il faut donc trouver un critère immanent à vie, au sein de ces

jugements. C'est ce que Nietzsche appelle la volonté de puissance. Tout processus vital et réflexion peut être compris comme nutrition : sélectionner dans l'extériorité ce qu'on peut transformer pour faire sien, prendre avec soi, comprendre. Penser, c'est digérer, et la digestion, c'est de la pensée. Dans les deux cas, il s'agit de réussir à faire sien ce qui est extérieur et différent. Chez Darwin, la production de forme est déterminée par l'environnement, tandis qu'il y a chez Nietzsche une faculté positive, qui n'est pas seulement arbitraire, à créer des formes. C'est ce qu'il appelle la volonté de puissance.

Être vivant, c'est : être affectable, et créer des formes. Voilà donc ce qu'on cherchait, un critère immanent à la vie, qui permet de juger la vie.

b) Santé et maladie, force et faiblesse

Affirmer que la vie est interprétation permet de distinguer entre vie forte et vie faible. Une existence sera forte ou faible selon qu'elle favorise ou inhibe la volonté de puissance, c'est-à-dire la capacité à créer des formes, et donc la capacité à être affectable. Une vie faible est minérale : peu d'affection et peu de réponse. La vie forte assimile beaucoup d'échanges, même dangereux. Le mouvement d'affection entre la vie forte et la vie faible est question de rythme : la vie forte correspond à la vitesse du schéma affection-réponse.

Les santés (il faut en parler au pluriel) sont les multiplicités de réponses du vivant, quelque-elles soient aux blessures du devenir, aux affections du dehors. On parle de santé, quelque soit la manière de répondre, quand l'assimilation est bonne et permet l'ouverture. Les maladies sont les incapacités à assimiler certaines affections, contraignant à la fermeture. C'est la vie fatiguée.

Appliquons ces critères à la vie des sages, pour comprendre comment on peut les traiter de décadents. Nietzsche énonce ces critères comme valables pour toutes les vies. La vie du sage repose sur le postulat que la vérité, les formes, doivent être contemplées. Elles échappent donc au devenir : elles sont organisées, mais hors du vivant. Les formes sont immuables, la vérité est éternelle, et il s'agit pour le sage d'atteindre à cette immuabilité non vivante. Concrètement, cela se traduit par exemple par le fait de ne pas bouger pour des sages dans certaines religions. Cette prétention à une vérité éternelle et immuable fige le mouvement de la vie. Le problème des sages n'est pas qu'elle invente des mythes, ou des concepts. La vie interprète, c'est la vie. Le problème est que la sagesse invente des mythes qu'elle fait passer pour des vérités, et ainsi perpétuer une forme de vie incapable de supporter l'essentiel de ce qui lui advient. Derrière le devenir vient se cristalliser une structure stable, figée : il y aura le communisme, ou le paradis. Une telle conception ne peut être inspirée que par la maladie, par une vie fatiguée d'inventer des formes, qui en vient donc à inventer des formes lui permettant de devenir insensible. La maladie réduit la vie à un pur instinct de conservation. La vie- a seulement à se conserver, c'est-à-dire à perpétuer une ouverture limitée et stable au devenir, avec un système interprétatif figé. Parmi l'immensité des désirs possibles, le christianisme réduit les désirs à la concupiscence, l'interprétant comme péché, et y répond par l'ascétisme. Le capitalisme canalise les désirs par la marchandisation, et y répond par la consommation. Le paradigme ne s'applique donc pas qu'à la sagesse. Dans tous ces cas, il s'agit de se conformer à un modèle extérieur à la vie pour atteindre à la vie bonne. Nietzsche juge faibles les existences qui ont maladivement besoin de croire en un monde stable, avec modèle interprétatif fourni. En elles est morte la capacité à créer des formes. La faiblesse correspond à un besoin de croyances : le croyant (au sens religieux, mais aussi plus large) est l'existant faible.

Qu'est-ce qu'alors une vie forte ? Cf. le deuxième texte de l'exemplier. Le fort est celui qui sait se passer non seulement de croyance, mais même de tout désir de certitude. Cela lui permet de continuer à créer des formes. Mais comme la vie est interprétation, il est impossible de ne pas produire des jugements, des vérités. Essayons d'imaginer une existence qui tente de vivre conformément à l'idée qu'il n'y a que des perspectives : on deviendrait vite fou, probablement plus vite encore que Nietzsche. On ne peut vivre conformément à la vérité nietzschéenne selon laquelle il n'y a que des perspectives. Ce serait s'exploser tout nu, sans filtre, au flux du devenir. Il faut donc proposer une interprétation qui à la fois rend la vie supportable, par sélection, tout en maintenant la vie au maximum exposée à l'inconnu. « Jusqu'à quel point la vérité supporte-t-elle l'incorporation ? » (la vérité au sens de : il n'y a pas de vérité, il n'y a que des perspectives). C'est-à-dire : jusqu'à quel point peut-on vivre la vérité, lui donner un corps ? Il s'agit d'incorporer la pluralité des perspectives, vivre le fait que la vie n'est qu'interprétation.

Intelligence, compréhension : un processus nutritif. Rendre ce qui est différent pareil à soi. L'idée d'interprétation s'enracine dans la biologie : choisir parmi toutes les sources d'excitation celles qui traversent nos oreilles, nos yeux, pour devenir des informations. Décomposer des sucres en éléments digestes. Assimiler, c'est interpréter, on le traduit dans un langage qu'on comprend. Le processus vital fonctionne par assimilation, transformant l'altérité en identité, l'inconnu en connu, l'extériorité en intériorité.

c) La figure du fort pour Nietzsche

Créer des formes stables qui permettent d'assimiler. Cf. le §3 du *Gai Savoir* envoyé par mail. Quelle est la figure du philosophe qui répond à celle du sage ? Le philosophe interprète, et doit assumer qu'il interprète, il n'est pas le traducteur d'un principe transcendant. Le philosophe est un artiste : métamorphoser, transfigurer, enfanter. A l'éloge de la théorie Nietzsche répond par celui de la poésis. L'artiste donne forme sans idolâtrer les formes. Les formes du danseurs sont en mouvement elles ne se figent pas en forme éternelle. Nietzsche propose de donner une forme à la vie sans figer le mouvement de la vie, propose un mythe : celui de l'éternel retour. « Et si, un jour ou une nuit (...) Tout reviendra, cette araignée aussi... » Ce mythe permet de désirer la vie, de la confirmer. Cette forme, ce mythe, créée par Nietzsche pour faire qu'il n'y ait rien d'autre que la vie pour donner sens à la vie. La vie qui se transforme elle même en vérité : trouver la vérité en soi, dans la vie. Ce mythe essaie de lier changement et éternité. De donner de la valeur au changement en l'éternisant, dans son mouvement. On est très proche du mythe d'Er : contempler c'était contempler l'existence toute entière dans la précision de ses détails, c'était la contemplation de la vie. Mais au lieu de la métempsychose on a l'éternel retour, c'est la même vie qui se succède à elle même.

– La question que le démon pose au protagoniste de l'histoire et celle qui se pose à l'âme dans la loterie sont peut-être très proches : choisis la vie dont tu peux assumer l'éternel retour. La vie qui choisit la forme, doit pouvoir la vouloir à l'infini.

Ce mythe est une épreuve, si on arrive à y croire (c'est un mythe donc c'est dur d'y croire) on peut ne pas mener une existence décadente.

Selon Nietzsche la vraie vie n'est pas la vie contemplative, car ce qui donne forme à la vie ce n'est pas quelque chose qu'on contemple, la vérité n'est pas quelque part à attendre qu'on la saisisse ; elle est à inventer. Pour connaître la forme de sa vie il faut vivre et non pas contempler, il faut

expérimenter. Une existence très monotone est invivable selon ce mythe : car tu ne peux pas te dire cela va s'arrêter, ou changer de forme, car cela même va recommencer. Il n'y a pas de sommeil. Il n'y a pas de pause pour regarder la forme et pour se dire si qu'on est proche ou loin de la forme.

Le problème de l'existence forte selon Nietzsche : créer de la durée, de la stabilité, des formes tout en maintenant au max l'ouverture à l'inconnu, la volonté de puissance ; le vivant est pris dans un paradoxe : créer des formes tout en maintenant la possibilité de changement de ces formes. Il n'y a pas de principe, de stabilité, il n'y a que la vie elle-même. Pour s'assurer que l'existence se tienne, par elle-même, qu'elle se confirme et se valorise, qu'elle contienne en elle-même son principe, Nietzsche propose de dire qu'elle va se répéter à l'infini. Il n'y a que tel instant qui est juge et principe de de lui-même : il n'y a que la vie vécue qui s'évalue se juge et se valorise. Chaque instant revient. (Dans certains textes posthumes Nietzsche aurait cherché à prouver scientifiquement ce mythe ?).

Comment créer des mythes auxquels on va croire ? Pour que ces mythes produisent des formes, aient de l'effet. Henri : Nietzsche est le philosophe de la légèreté ; même si l'éternel retour peut produire « le poids le plus lourd » pour la conscience, la possibilité de rire à ce mythe l'allège.

Récapitulons : 1) la vérité est une stratégie vitale 2) la vie est interprétation 3) les genres de vies peuvent se comparer selon leur degré de puissance c'est-à-dire selon leur capacité à assimiler ce qui leur arrive à partir de catégories qui leur sont propres, par exemple en se disant que la vie revient à l'infini.

La puissance est un critère immanent à la vie qui permet d'évaluer les genres de vie entre faible et fort. Est faible ce(lui) qui a été assimilé par un corps étranger au point qu'il est soumis au régime d'interprétation du fort. Par exemple les peuplades païennes colonisées et soumises au christianisme. Cette formulation est paradoxale, le passif est ambigu. Force et faiblesse par rapport au devenir. Ou par rapport aux vivants entre eux : est fort celui qui soumet autrui à son régime d'interprétation. Un nouveau sens de la puissance : pas seulement la création, mais ici la domination. Dès lors qu'on fait intervenir les rapports des vivants entre eux, il intervient en plus de la création, un deuxième signifiant : la domination. Les perspectives ne sont pas seulement plurielles, elles sont en rapport et en conflit. Définition de la vie comme domination selon Nietzsche présent dans l'exemplaire *Par delà bien et mal* : « La vie elle-même est essentiellement appropriation agression assujettissement de ce qui est étranger et plus faible, oppression... exploitation... la volonté de puissance incarnée ... ». Ce texte pose le problème du parfait connard (c'est nous qui posons ce problème à Nietzsche, mais il le pose un peu lui-même) : la vie est exploitation et je l'assume ! Dédoubler la puissance entre création et domination ne marche pas tout le temps. C'est pas trop compatible car créer ne permet pas de dominer, pour dominer il faut de la stabilité. On ne peut pas à la fois dominer et créer.

3. Les paradoxes de la puissance

a) La puissance : créer une forme ou dominer autrui ?

Le premier paradoxe, si on prend que la puissance comme la capacité de créer sa propre forme sans se soumettre à un principe extérieur c'est que c'est les chrétiens occidentaux, les faibles qui ont gagné. Ceux que Nietzsche désigne comme les faibles, malades, les chrétiens et leurs ancêtres

philosophes et leurs descendants libéraux, capitalistes et communistes, sont les vainqueurs de l'histoire, les dominants. A l'endroit de la création de la religion, il y a de la force. Les faibles sont ceux qui la conservent. « La révolte des esclaves dans la morale » : les faibles inventent un nouveau rapport au monde qui devient dominant.

Pour Nietzsche il y a le fort comme guerrier aristocratique qui prend femmes et esclaves, le german, le franc, et le fort comme artiste. Le chrétien qui nie la cruauté de l'existence fait beaucoup plus de dégâts que le guerrier cruel et fort.

La faiblesse a vaincu dans l'histoire. La puissance (créer des formes) est fragile, difficile à conserver ou perpétuer. La puissance comme création, avec agressivité, ou nocivité, est fragile. La tension interne du concept de puissance apparaît dans les deux paragraphes du *Gai Savoir* envoyés par mail : Nietzsche raconte que grâce à sa maladie il a inventé de nouvelles valeurs et un nouveau savoir. Il fait l'éloge de la douleur, non pas celui de la santé triomphante, impitoyable. Pour créer de la valeur la maladie est le plus grand stimulant vital possible. Car elle oblige à questionner toutes les formes connues : le malade ne peut pas se conserver, se contenter de l'instinct de conservation. La grande maladie, qui fait douter de la vie et qui fait dire à quoi bon ? Celle que le sage a inoculé à l'homme. Nietzsche ne critique pas cette question mais la réponse : le sage cherche à donner une réponse définitive, il cherche à nier la question, à ne plus se la poser, à la résoudre, il veut se soigner définitivement en trouvant le principe de la vie bonne. La valeur de la vie ne peut pas être évaluée, on peut répondre à la question de la valeur de la vie par celle de l'expérimentation c'est à dire de la création de forme et non de la contemplation. Mais la question est bonne. La maladie une fois qu'elle est là permet de retrouver une forme de joie. Cf. § 382 du *Gai Savoir*, « La Grande Santé » : que l'on conquiert continuellement parce qu'on doit la sacrifier sans cesse.

Ce que permet Nietzsche c'est donner une forme précise au problème contemporain de l'éthique en posant une tension entre création et domination.